

« C'est la faute à Roucher... » Gloire et déclin de la poésie scientifique dans *Les Mois*

Catriona Seth

Le frontispice du premier des deux volumes *in quarto* de l'édition originale des *Mois* de Jean-Antoine Roucher, parue en 1779 avec une liste de souscripteurs impressionnante, affiche une ambition que d'aucuns pourraient juger démesurée et qui ne va pas sans rappeler les prétentions de M. de l'Empyrée, le poète ridicule de *La Métromanie* de Piron. En effet, la légende qui accompagne la belle gravure d'après Moreau le jeune affirme : « Mes chants reproduiront tout l'ouvrage des Dieux ». Même avec plusieurs milliers de vers, l'on est fondé à supposer que la place accordée à la science ne sera pas considérable pour un poème qui se fixe un tel but. Avant d'aller plus loin, il convient sans doute de se demander si l'on ne pourrait pas attendre une division nette entre l'ouvrage des Dieux et celui des hommes, même si dans la grande tradition des Saint-Lambert et des Delille, les sciences servent souvent à mettre en évidence le génie de la nature. Je voudrais montrer que Roucher s'inscrit dans une généalogie ou une tradition de poètes scientifiques, ayant Lucrèce, entre autres, pour modèle.

La dédicace du poème des *Mois* au père de Roucher rappelle les lectures faites pendant l'enfance du futur écrivain. Il aurait eu pour premiers ouvrages les vies de deux grands hommes, Paschal [sic] et Le Tasse. Il est intéressant de voir que la connaissance de la carrière importe plus, dans un premier temps, que la lecture des œuvres elles-mêmes (« vous m'entreteniez du génie précoce de Paschal et du Tasse, et me faisiez lire la vie de ces deux grands hommes¹ »), mais ce n'est pas là ce qui compte ici. Notons que c'est un scientifique – car Pascal est bien cela –, qui est cité avant un homme de lettres. L'homme de sciences est ainsi proposé en modèle pour un enfant dont on ne connaît pas encore les centres d'intérêt. Tout ceci pourrait n'être qu'anecdotique si nous n'étions pas face à un exemple de poème scientifique, exemple qui porte en lui, je vais tenter de le montrer, une partie des aspects paradoxaux du genre.

¹ Roucher, *Les Mois*, Paris, Quillau, 1779, t. I, n. p. (pages en-tête du premier volume). Nous modernisons l'orthographe et renvoyons systématiquement à cette édition.

Si j'affirme que *Les Mois* a été considéré comme de la poésie scientifique, j'en veux pour preuve première le texte de l'approbation signée par Cardonne et qui donne un bref aperçu du sujet de l'œuvre, « ce poème, dont la lecture a fait les délices des sociétés les plus cultivées, et qui était attendu avec impatience » : « On y voit le tableau de la nature dans ses plus vastes productions, et dans ses détails les plus intéressants ; les idées les plus sublimes de la physique embellies par le charme de la poésie ; l'expression des sentiments les plus doux de la nature, et celle des passions les plus fortes du cœur humain, unies aux préceptes de la morale la plus pure². » On remarquera au passage l'affirmation selon laquelle les idées de la physique sont « embellies par le charme de la poésie », ce qui donne d'emblée une légitimité à la prise à bras le corps par la littérature d'idées proprement scientifiques et rappelle l'allégorie de Cochin en frontispice à l'*Encyclopédie* dans laquelle la poésie embellit la vérité³.

Si nous dépassons les textes liminaires, la dédicace du début et l'approbation allographe de la fin, nous remarquons que Roucher a beaucoup lu – et pas simplement d'autres poètes. Vers et notes portent témoignage de ses sources. Les remarques sur les poissons (I, p. 119), pour ne prendre qu'un exemple, qui viennent compléter les vers « Là, des profondes mers l'habitant écaillé / Lève un dos épineux, richement émaillé. » sont ainsi extraites du dictionnaire d'histoire naturelle de Valmont de Bomare⁴. Des noms d'hommes de science émaillent les propos, comme ceux de Court de Gébelin, de Linné ou de Buffon entre autres. Ils sont cités, au détour des observations en prose – car Roucher comme nombre de contemporains, j'y reviendrai, accompagne ses vers de notes fournies –, pour leurs œuvres et leurs théories. Par ailleurs, dès les premières pages du poème, nous tombons, au sein des alexandrins mêmes, sur des noms propres chez un auteur qui a réfléchi, comme l'indique un

² Roucher, *Les Mois*, t. II, n. p. (la page correspond à la p. 381).

³ Voir *Muses et ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, sous la direction de Hugues Marchal, Paris, Seuil, 2013, p. 23-24.

⁴ Voici la longue citation qui forme la note de Roucher : « Les poissons paraissent les animaux que la Nature a peints de ses couleurs les plus vives, qu'elle a touchés de ses pinceaux les plus riches et les plus brillants. L'or et l'azur font leurs moindres ornements ; on voit étinceler sur leurs robes et jusques dans leurs yeux l'éclat de la topaze, du rubis, de l'émeraude, du saphir, de l'opale chatoyante, et toutes les couleurs que réfléchissent les métaux polis. Il n'est peut-être pas de spectacle plus varié, plus brillant que celui qu'offrent les grandes pêches qu'on fait en mer avec des filets qui embrassent une demi-lieue et plus d'espace, et par le moyen desquels on prend une prodigieuse quantité de poissons différents à la fois. Ceux qui ont joui de ce coup d'œil, peuvent dire quelle est la beauté de la Dorade, parsemée de taches d'or et d'azur sur un fond d'argent ; des diverses espèces de Perroquets de Mer, sur qui des raies de pourpre, d'orange, de rubis coupent et traversent un fond d'émeraude ; du Rouget, dont l'écaille couleur de perle est maculée de taches cramoisies ; du Hareng et du Maquereau mêmes, qui ne nous parviennent que décolorés, qui en sortant de l'eau brillent de couleurs ondoyantes, changeantes en vert, en bleu, en rouge de cuivre rosette ; et d'un nombre infini de poissons moins connus, peut-être plus brillants, et dont il serait trop long de peindre les beautés. »

passage ultérieur⁵, à la valeur encomiastique et poétique de l'inclusion d'un patronyme dans un texte en vers : si une personne est digne d'être célébrée, même si son nom est « mal né pour la poésie », celui-ci devient digne d'être inclus dans un texte de style noble.

Les premiers individus à être cités ne sont pas de grands poètes, mais des hommes de sciences et, qui plus est, des contemporains, garants de l'essentielle modernité du regard de Roucher :

Linné, qui d'un regard à la Parque fatal
Débrouilla le chaos du règne végétal ;
Adanson et Jussieu, ces fidèles oracles
D'un monde, où la Nature a semé les miracles,
Mille fois en perçant, et les bois épineux,
Et les vallons déserts, et les rocs caverneux,
N'avouèrent-ils point qu'à la faiblesse humaine
Se cachait la moitié d'un si vaste domaine⁶ ?

Le scientifique percerait les mystères du monde. Roucher célèbre ces « mortels indiscrets » qui par l'*importunité* ravissent les secrets de la Nature et donnent une explication scientifique à ce que l'on prenait jusqu'alors pour des prodiges.

La Nature semblable à l'antique Protée,
D'obstinés curieux veut être tourmentée ;
Elle aime les efforts des mortels indiscrets :
C'est l'importunité qui ravit ses secrets⁷.

Les sciences, pour Roucher, méritent le nom de sciences *naturelles* et ont pour but de nous apprendre à mieux connaître l'univers qui nous environne. L'entreprise va main dans la main avec une nécessaire démystification, mais qui n'implique pas la fin du discours poétique, loin de là. En cela, l'écrivain est bien un compagnon de route de Lucrèce. Il en appelle aux scientifiques à poursuivre leurs travaux. L'invocation ressemble à celle qui pourrait être adressée à un explorateur partant pour des terres nouvelles.

Que tes divers ressorts ne me sont-ils connus,
Ô Nature ! Ô puissance éternelle, infinie,

⁵ Roucher célèbre ainsi la première Rosière couronnée à Falaise : « Gilbert, qui la première appelée aux honneurs, / Ouvrira de son nom les annales des mœurs. / Nom, qui jusqu'à ce jour n'avais rien eu d'illustre, / Tu t'ennoblis : mes vers te devront quelque lustre. » (*Ibid.*, t. I, p. 403). Voir nos remarques : Catriona Seth, *Les Rois aussi en mouraient. Les Lumières en lutte contre la petite vérole*, Paris, Desjonquères, « L'École des lettres », 2008, p. 185, 188 et 403.

⁶ *Les Mois*, I, p. 11.

⁷ *Ibid.*

De l'être et de la mort invincible Génie !
Qu'avec plaisir mon luth proclamerait tes lois !
Mais je ne suis point né pour de si hauts emplois ;
Tu bornas mon essor ; admirateur paisible
D'un cercle de beauté à tous les yeux visible,
Je dois, sans surprendre aucun de tes secrets,
Couler des jours sans gloire au milieu des forêts,
Cueillir au bord des eaux la fleur qui va renaître,
Et Poète des champs, les faire aimer peut-être ;
Ce destin n'est pas grand, mais il est assez doux ;
Il cachera ma vie aux regards des jaloux⁸.

Est implicitement défendue ici l'idée que la poésie scientifique serait un genre élevé, peut-être le plus noble des genres, et devrait être conçue comme une poésie de l'examen des secrets de la nature et donc de la mise en évidence des ressorts du monde. Le « poète des champs » est par définition, même à un niveau modeste, un poète de la nature et donc, semble-t-il, appelé à s'intéresser aux découvertes scientifiques. Il n'est pas simplement appelé à décrire, plutôt à allégoriser, à mettre en évidence les beautés de ce monde naturel en s'aidant de tout ce que la poésie a à sa disposition pour recréer le sentiment d'émerveillement.

Roucher, en tout cas, est admiratif des hommes de sciences et soucieux de célébrer leurs découvertes. Les inventions nouvelles fournissent par endroits des exemples originaux et auxquels la poésie prête une langue ramassée. Il en va ainsi du vers : « Le tonnerre captif vient mourir en silence » (II, p. 22). Il fallait être d'une sensibilité métaphorique aux aguets, même si l'on était – comme tout le monde, faut-il croire –, au courant des récents développements de la physique, pour comprendre ce que vient élucider la note en prose qui éclaire le vers une quarantaine de pages plus loin :

Il est inutile de dire ici ce que personne n'ignore, que la plus belle découverte de la physique moderne, ce siècle la doit à M. *Franklin*. Cet illustre Américain, dont le génie égale les vertus, avait soupçonné que la matière fulminante était la même que la matière électrique. Il chercha donc à prouver cette identité par l'expérience. L'expérience l'a confirmée ; le tonnerre est devenu, pour ainsi dire, l'esclave de l'homme, qui à l'aide des barres et des fils électriques le fait descendre des nues, pour l'éteindre partout où il veut sur terre (II, p. 67).

La prétention en début de note est intéressante. Pourquoi dire ce qu'il est inutile de dire, si ce n'est pour que nul ne puisse l'ignorer ? Il y a ici un hommage rendu au scientifique dont le nom cité atteste la grandeur. La poésie

⁸ *Ibid.*, p. 12-13.

scientifique a aussi une fonction encomiastique. Il ne s'agit pas simplement d'apprendre au lecteur, mais aussi de célébrer les héros de la modernité. Un Lucrèce moderne doit prendre à bras le corps les informations nouvelles et les découvertes récentes. Il peut en outre, par son expression, conférer à des idées ardues un charme particulier, faire « étinceler un vers lumineux sur des matières obscures, / Le parant tout entier des grâces de la Muse », comme le propose Lucrèce dans les vers 932-33 de *La Nature des choses*.

Personne ne pourrait douter du fait que Roucher est un contemporain de Delille en admirant son art de la périphrase, qui lui permet par exemple d'invoquer le « vorace animal qui s'engraisse de gland » (I, p. 9) – c'est-à-dire le porc ou le sanglier – ou encore les vertus hémostatiques du chêne avec « un suc astringent, qui par un prompt secours, / De mon sang épanché doit ralentir le cours. » (I, p. 11). Il ne s'agit pas là des seules traces d'un traitement poétique traditionnel de l'information. Par endroits, Roucher explique sa démarche. Il en va ainsi à l'occasion d'un phénomène météorologique, la gelée. Elle a longtemps paru mystérieuse. Roucher rappelle que les choses ont évolué grâce à la publication en 1749 de la *Dissertation sur la glace* de Jean-Jacques Dortous de Mairan. Sa démonstration, fondée sur des expériences nombreuses qu'il relate, a convaincu les physiciens. Voilà une occasion rêvée pour un poète d'être le premier à donner en vers l'essence des découvertes. Les remarques en prose fonctionnent ici presque comme un *Journal des Faux-Monnayeurs* ou comme le « *making of* » qui explique les origines du poème. Roucher a lu le texte scientifique : « Je m'y suis conformé, en m'efforçant de le revêtir des couleurs de la poésie⁹. » Le choix du substantif « couleurs » laisse entendre que la poésie rajoute une dimension, transforme en univers multicolore le discours scientifique monochrome, l'enrichit.

Les poètes peuvent ainsi devenir un relais des gens de science. Prenons un autre exemple. La mer, nous dit l'écrivain, est dangereuse au printemps alors que les poètes semblent traditionnellement dire qu'on peut s'y lancer sans danger. Les nouvelles connaissances, comme celles fournies par les travaux de Buffon, doivent permettre de revoir les choses : « Le calme de la mer et le repos des vents en ce Mois sont une fable, comme la voix mélodieuse du Cygne, les beautés du Mont-Parnasse, et mille autres chimères dont nos progrès dans l'Histoire Naturelle devraient bien débarrasser notre Poésie. » (I, p. 42). Les temps nouveaux devraient permettre une collaboration véritable entre hommes de science et poètes, le tout dans un but commun de démystification, pour amener la connaissance aux peuples : la fable doit-elle

⁹ *Les Mois*, t. II, p. 312.

donc être discréditée si elle conduit à donner aux lecteurs des informations erronées ?

Comme s'il était chargé d'être le truchement des idées savantes du temps, Roucher démonte les croyances antérieures qui expliquaient les mystères scientifiques. Une note concerne ainsi les deux vers : « Vénus représentait l'invisible puissance, / Par qui dans l'univers tout reçoit la naissance. » (I, p. 70), qui précèdent dix vers imités de Lucrèce. Voici ce que nous lisons dans la note :

C'était en effet l'idée que se formaient de cette déesse les anciens, qu'une raison cultivée distinguait de la foule. Vénus n'était pour eux qu'une allégorie, qui rendait sensible à l'esprit et aux yeux l'idée abstraite d'un pouvoir reproducteur dans la nature. Il est impossible d'en douter, lorsqu'on entend Lucrèce invoquer Vénus, la mère de tous les êtres, au commencement d'un poème, où, s'il ne refuse point l'existence aux Dieux, il les condamne du moins à une inaction éternelle. Dans ce sens, sa fameuse invocation qu'on lui a maladroitement reprochée comme contredisant ses principes, est un morceau où règne autant de logique que d'enthousiasme¹⁰.

La fausse science, faut-il conclure, est poétique. Ce n'est pas nécessairement sa vérité qui lui confère une valeur, mais l'intérêt qu'elle peut susciter chez le lecteur, soit intéressé par l'information historique – que la note seule lui fournit – soit susceptible d'être touché par une image dont il ne connaîtra la fausseté que s'il lit l'observation en prose.

Cela discrédite-t-il toute la science des poètes ? Ne peuvent-ils parfois inscrire dans leur propos un discours véritablement savant ? Le plus souvent, la science de Roucher est de seconde main. Il affirme, à propos du spectacle de la mer, qu'il ne l'a « jamais vue que dans les livres » (I, p. 123). Cela ne l'empêche pas de se faire didactique à propos de phénomènes météorologiques, comme ici : « La mer a trois espèces de trombes qui sont l'effroi des navigateurs. La première est un nuage épais et noir, qui poussé violemment par des vents opposés, prend la figure d'un cône... » (*ibid.*). Ailleurs pourtant il a un point de vue personnel à apporter.

La scène du rut des cerfs compte au nombre des morceaux de bravoure du poème. Une des quatre belles gravures de l'édition originale l'illustre, en tête du tome II. La zoologie pragmatique de Roucher montre que cet amoureux de la nature ne s'est pas contenté de restituer une connaissance livresque. Il rappelle qu'autour du quinze septembre a lieu « l'époque annuelle des amours du cerf, appelées communément le *rut*. » Il réclame une vertu particulière pour son texte, la « vérité la plus scrupuleuse ». Il s'en explique : « J'ai vu par moi-

¹⁰ *Ibid.*, t. I, p. 108-9. Le paragraphe est conclu par l'indication « Les dix vers qui suivent sont imités *De la Nature des Choses*.

même, dans la forêt de Compiègne, où j'allai tout exprès passer une nuit entière, j'ai vu cette scène intéressante, où l'animal le plus paisible transformé tout-à-coup en furieux, donne profondément à penser sur les excès d'un besoin aussi impérieux qu'il est terrible. » (II, p. 39¹¹). La gravure montre d'ailleurs un observateur se fondant presque dans le feuillage et qui est visiblement aux aguets alors que les cerfs occupent le centre de la scène.

Roucher se sert de ses propres observations pour débattre, par note interposée, avec un scientifique « officiel », qu'il admire par ailleurs, Buffon. Une note sur une note, au bas de la p. 40, vient en effet dire que l'explication de l'auteur de *l'Histoire naturelle* sur le retour à époque fixe du rut « paraît vraie jusqu'à un certain point. » La contestation est annoncée dans la phrase suivante : « j'ose croire qu'elle [l'explication] est trop générale, comme j'essayerai de le montrer dans les notes suivantes. » Il va en effet présenter des « objections, frivoles peut-être », à « l'homme de génie qu'[il] ose combattre » (I, p. 45-6). Il questionne les propos du scientifique sur la base d'observations et d'analogies entre différentes espèces : cerfs, oiseaux, sangliers. Ne trouvant pas de réponse satisfaisante, il décide de douter plutôt que « d'adopter le sentiment de M. de Buffon » (II, p. 47). L'intervention d'un homme de lettres qui a observé la nature paraît tout à fait légitime, même lorsqu'il s'agit de contester un grand spécialiste sur son propre terrain. En revanche, ailleurs dans le poème, Roucher fait de la poésie sur les débats scientifiques du temps, débats qu'il ne peut connaître autrement que par des lectures, et tranche entre plusieurs opinions contradictoires. Il défend ainsi Buffon contre Pluche, par exemple. Ailleurs, une note se rapportant à un vers où est posée une question, « Ces teintes dans les fleurs se trouvent-elles cachées ? » (I, p. 81), offre un exemple intéressant de l'intervention de l'écrivain dans des querelles proprement scientifiques :

Cette question partage les chimistes et les physiciens rarement d'accord ensemble. Les premiers veulent que les couleurs soient inhérentes aux corps, en sorte que les objets, selon eux, sont aussi bien colorés dans les ténèbres que pendant le jour. Les seconds, à la tête desquels est Newton, prétendent que les rayons du soleil sont la source unique de toutes les couleurs, et qu'eux seuls sont essentiellement colorés.

Il n'est pas facile de dire lequel de ces deux partis combat pour la vérité.

Non nostrum inter vos tantas componere lites

Mais l'autorité de Newton est si grande, qu'on peut, je crois, le choisir pour maître. D'ailleurs si l'hypothèse newtonienne est moins vraie, elle est plus poétique que celle des chimistes (I, p. 118).

¹¹ Sur la scène du rut des cerfs dans le poème, voir le bref article de Francis Roucher, « À l'époque des Lumières : Roucher, Buffon et le rut du cerf », *Cahiers Roucher-André Chénier*, 1980, n°1, p. 67-75.

La note mérite que l'on s'y arrête pour plusieurs raisons. La première est la tension entre la citation latine et la conclusion. Le vers de Virgile dit en effet à peu près ceci : « Il ne nous appartient pas de trancher entre vous », or Roucher se range du côté des Newtoniens. On peut se demander ce qui motive ce choix. La réponse est à bien des égards ascientifique. Nous sommes plus proches d'un pari pascalien, fondé sur l'idée que l'Anglais est le plus réputé des scientifiques en matière d'optique – ce qui lui vaut, au sein de la remarque, d'être le seul à être cité nommément. En deuxième lieu, alors que la question est proprement du ressort des sciences, Roucher balaye cet aspect des choses pour finalement laisser entendre qu'il est secondaire : sa vérité à lui, même en matière scientifique, doit être poétique avant tout. Il pourrait ainsi implicitement préférer une hypothèse fautive à une vérité avérée si celle-ci était plus susceptible, selon lui, de fournir matière à un poème.

Par endroits, Roucher mêle allègrement à la science des sources d'ordres différents. C'est ainsi qu'après avoir évoqué une très sérieuse dissertation sur les volcans de Hollmann que l'on peut trouver au tome II des *Commentaires de la Société de Gottingue*, il ajoute une référence au psaume 99, « que quelques interprètes attribuent à Moïse ». L'effet, pour le lecteur moderne, mais aussi pour celui du XVIII^e siècle, est pour le moins curieux, la foi et l'approximation voisinent ainsi avec l'érudition la plus impeccable. Il ne faut pas s'en étonner dans la mesure où il y aurait, comme l'indique la référence à Newton plus haut, une vérité poétique qui transcenderait des questions de précision et d'exactitude. La vérité poétique doit triompher, même si ses fondements en physique sont des plus fragiles. C'est cela qui peut donner une pérennité à un discours scientifique appelé à se périmer par définition : la beauté du poème doit perdurer, même si les valeurs scientifiques qu'elle véhicule se périment.

Poésie et science ne vont d'ailleurs pas nécessairement main dans la main. Roucher le démontre dans un passage qui traite des idées de Voltaire sur les fossiles, idées opposées à celles de Buffon. Roucher aurait démontré à des courtisans venus de Compiègne que les affirmations du philosophe de Ferney étaient fausses et son écrit sur la question à négliger. L'auteur des *Mois* de conclure : « On ne vanta plus, on ne cita plus la brochure ; on la replia et l'on convint qu'il était possible d'être grand poète et mauvais naturaliste. » (II, p. 239). Si dans cette note Roucher se donne le beau rôle, son commentaire sur Voltaire pourrait à certains égards lui être appliqué : il n'est pas toujours un scientifique exact.

Lorsqu'il évoque la formation de la glace d'après Dortous de Mairan, le souci de Roucher n'est pas de savoir s'il a été exact en termes physiques, mais bien plutôt s'il est resté agréable pour son lecteur : « Peut-être, malgré tous

mes soins à rendre d'une manière claire et fidèle les détails de la physique, le commun des lecteurs trouvera-t-il que je n'ai point surmonté l'aride obscurité de la matière¹². »

La poésie scientifique est-elle vraiment possible dans ces conditions ? On peut se le demander. Un passage en vers supprimé de la version définitive, mais intégré dans les notes, offre une vue extraordinaire sur un poème qui est et n'est pas à la fois, dans un vertige virtuose du virtuel qui se dérobe. Roucher légitime ainsi son inclusion : « J'avoue que j'ai eu quelque peine à sacrifier ce tableau, parce qu'il m'avait coûté un long travail et qu'il a peut-être le mérite de la difficulté vaincue. » Les vers en question, une série d'alexandrins, sont présentés ainsi dans l'appareil critique à propos du mois d'août :

À ce tableau de la grandeur et de la magnificence des cieux, j'avais cru d'abord pouvoir faire succéder par un heureux contraste la peinture d'un insecte qui naît, se reproduit et meurt au mois d'août, dans l'espace d'une seule nuit, sur les rivages de la Marne, de la Seine et du Rhin ; c'est l'éphémère dont *Swammerdam* a fait l'histoire¹³.

On peut se demander, si le poète y tenait tant, ce qui explique l'exclusion de ce passage du corps du texte et son renvoi dans les annexes. Roucher dit avoir supprimé les vers concernés « parce que des gens de lettres dont je respecte infiniment le goût, ont jugé les détails trop minutieux. » (I, p. 349). Trop de détail tuerait donc la poésie, du moins aux yeux de certains. On note une tension inhérente dans les jugements, l'écrivain ayant accepté d'ôter ses vers du poème principal, mais pas d'en faire son deuil. C'est que généralement en effet la note apporte un complément d'information scientifique, par exemple un terme propre exclu du corps du poème. Il en va ainsi de ce commentaire (p. 44, note se rapportant à la p. 5) : « Lorsque le soleil arrive sous le Bélier, le premier des signes du Zodiaque, tous les climats de la Terre ont douze heures de lumière, et douze heures de nuit, ce qui s'appelle : L'EQUINOXE. » L'information pourrait être considérée comme gratuite : elle n'est pas nécessaire pour la compréhension des vers (« Le Bélier, du Printemps ministre radieux, / [...] vainqueur de la nuit, recommence l'année ») mais elle paraît les légitimer par la présence d'un mot technique qui laisse entendre la qualité des connaissances servant de soubassement au poème.

Une telle spécialisation par type d'énoncé a ses inconvénients. Comme pour se consoler de n'avoir, par endroits, réussi à faire rentrer les sciences dans ses vers, Roucher rappelle les exemples canoniques :

¹² *Les Mois*, t. II, p. 312.

¹³ *Les Mois*, t. I, p. 348.

Les poètes de Rome dont la langue était plus souple et plus riche que la nôtre, Virgile et Lucrèce se plaignaient aussi de la difficulté qu'ils éprouvaient à rendre en vers les détails de l'agriculture et de la physique. Cette réflexion fera peut-être pardonner à l'essai que j'ai tenté ; du moins, la critique qu'on en fera apprendra-t-elle aux autres et à moi-même qu'il est des sujets dont la poésie ne doit jamais tenter la conquête¹⁴.

Il y aurait ainsi des matières qui pourraient résister à la poésie et Roucher aboutit, comme j'ai eu l'occasion de l'écrire ailleurs, « à un semi-aveu d'impuissance ou un aveu de semi-impuissance¹⁵ ».

Faire du Buffon en vers peut donner au lecteur des moments agréables. Arriver en revanche à concilier la précision scientifique et le charme ou les couleurs de la poésie paraît tenir de la quadrature du cercle. Roucher résout les tensions en créant un poème à étages dans lequel la note en prose vient compléter le vers, l'expliquant ou le développant selon les cas. Par un effet de double ou de triple fond, dans ce poème dont les observations en prose occupent plus de place que les vers et interrompent la lecture, étant placées à la fin de chacun des douze chants, ces observations intègrent des extraits de textes de statuts très divers : articles de journaux et de dictionnaires ou traités scientifiques, ainsi que des morceaux de poèmes de Roucher ou d'autres.

Roucher semble concevoir pour la poésie un rôle de vulgarisation noble. Pour cela il n'a pas besoin d'en appeler à de grands scientifiques. En effet, il signale au début de son œuvre que trois notes ne lui reviennent pas : celle sur le commerce des grains dont Fréville est l'auteur, celles sur le divorce et sur l'esclavage des nègres que Garat a rédigées. Il n'a donc pas cru nécessaire de demander à un spécialiste d'aborder les questions de physique ou de chimie – à la différence de ce qui se passera pour *Les Trois règnes de la nature* de Delille, annotés, entre autres, par Cuvier. Roucher s'est plongé dans les textes des scientifiques ou, plus souvent encore, dans ceux d'un vulgarisateur. C'est ainsi qu'il doit à Bailly son évocation (I, p. 51) d'Albumassar ou Aboassar, décrit comme un des plus grands astronomes du IX^e siècle, auteur de *La Révolution des années*. Le poète serait en quelque sorte, en termes scientifiques, le vulgarisateur des vulgarisateurs, donnant de la noblesse aux idées érudites en leur offrant un langage à leur aune. Pour Roucher, marqué par la conception de l'homme de lettres qui a cours à son époque, le savant est aussi bien l'écrivain qui commente ce qu'il a lu que l'inventeur d'une théorie physique nouvelle.

¹⁴ *Ibid.*, t. II, p. 312-3.

¹⁵ « Les notes de Roucher ou l'autre poème », *Les Notes de Voltaire. Une écriture polyphonique*, études présentées par Nicholas Cronk et Christiane Mervaud, Oxford, Voltaire Foundation, 2003 (SVEC 2003 : 03), p. 95-109, ici, p. 103.

Roucher est un admirateur des sciences et des scientifiques. Il semble appeler de ses vœux des études savantes capables de démystifier les croyances pieuses fondées sur une incompréhension de la nature. Il n'en a pas moins recours lui-même aux dieux de la Fable pour sa poésie. Le lecteur ne peut manquer de trouver surprenant le recours à la mythologie pour expliquer, par exemple, la succession des saisons, d'autant que le culte du soleil est montré comme primitif. Même un contemporain de Roucher devait se trouver désarçonné par ce texte à la fois militant en creux et respectueux, en surface, des traditions et des dogmes. Deux langages, lyrique et scientifique, semblent ainsi se concurrencer. La poésie, art sublime, est à la fois valorisée car elle parle autrement et peut diffuser les découvertes, mais aussi bridée par son recours exclusif aux termes du noble langage, par définition autres que le vocabulaire propre d'une époque qui crée la taxonomie de Linné ou trouve des noms pour les gaz phlogistiques et autres. Les choix de Roucher, à bien des égards, expliquent non seulement son échec face au public, mais encore un désenchantement du lectorat face à la poésie scientifique en général.

Dans ce poème paradoxal, qui connaît de véritables temps forts et des moments d'une grande poésie, la science, au sens moderne, dans sa clarté et son exposition, est reléguée parmi les notes. Le vers peut certes encore exprimer l'émerveillement face aux sciences, mais il ne paraît pas le formuler autrement ou mieux qu'il ne dit l'émerveillement face à des personnages mythologiques. Dire, comme Roucher le souhaitait en ouverture, « tout l'ouvrage des Dieux » était en soi une ambition démesurée. Il n'est pas exclu que réussir à rendre « tout l'ouvrage des hommes » l'était tout autant.

Mots clés

Roucher • poésie • sciences naturelles • tradition • vulgarisation • détail • notes • échec

Bio-bibliographie

Membre de l'équipe *Euterpe*, Catriona Seth est professeur de lettres modernes à l'université de Lorraine et professeur associé à Queen's University (Belfast). Choix de publications : *Les Poètes créoles du XVIII^e siècle*, Memini, coll. « Bibliographie des écrivains français », 1998 ; *Anthologie de la poésie française, XVIII^e- XX^e siècles* (avec M. Bercot et M. Collot), Gallimard, coll.

« Bibliothèque de la Pléiade », 2000 ; *Les rois aussi en mouraient. Les Lumières en lutte contre la petite vérole*, Desjonquères, coll. « L'Esprit des lettres », 2008 ; *La Fabrique de l'intime. Mémoires et journaux de femmes du XVIII^e siècle*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2013.

Pour citer ce texte

Catriona Seth, « "C'est la faute à Roucher..." ». Gloire et déclin de la poésie scientifique dans *Les Mois* », in Muriel Louâpre, Hugues Marchal et Michel Pierssens (éd.), *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, ouvrage électronique mis en ligne en janvier 2014 sur le site *Épistémocritique*, www.epistemocritique.org, p. 213-224.